

M. E. MAHAIM

*Président du Conseil d'administration
du Bureau international du Travail*

Nous voici rassemblés, à l'appel du Conseil d'administration du Bureau international du Travail, pour rendre un suprême hommage à la mémoire d'Albert Thomas. Notre intention n'est pas de lui faire de nouvelles funérailles ; celles de Chambéry ont été grandioses. Mais comment laisser le silence planer dans cette ville de Genève, à l'endroit où il dépensa toutes les forces de son corps et de son âme, où les échos répètent encore ses accents, où tant de voix ferventes désirent, à leur tour, exprimer leur affection, leur admiration et leur foi ?

Le Conseil a pensé que l'occasion devait être donnée de proclamer ici, à la face du monde, ce qu'était le génie d'Albert Thomas.

Raconter sa vie, c'est dérouler le prodigieux tissu d'une destinée d'homme de volonté et d'action.

Il naît le 16 juin 1878, d'une famille d'artisans qui sait le prix de l'instruction. Il reconnaît la valeur des sacrifices des siens, en faisant, au Lycée Michelet, de brillantes études qui lui permettent l'entrée à l'Ecole normale supérieure, la grande école d'où sont sortis tant d'esprits éminents, tant de gloires de la France intellectuelle. C'est là qu'il acquiert ce fonds inépuisable de connaissances, ce patrimoine de culture et cette incomparable méthode de travail qui lui assureront, dans toutes les situations, la souveraineté de l'intelligence.

En 1898, il obtint un prix de voyage de vacances qui le mena en Russie, d'où il rapporta son premier essai « La Russie, race colonisatrice », publié en partie dans le *Tour du Monde*. En 1900, il est reçu premier à l'examen de licence ès lettres de l'Université de Paris, et deux ans après, en 1902, premier au concours d'agrégation d'histoire. Une bourse de voyage lui ayant été décernée, il passe quelques mois en Allemagne et en revient avec un volume sur le syndicalisme allemand.

D'autres publications de cette époque sont le témoignage de cette incessante activité littéraire, qui faisait de lui l'historien du socialisme et le préparait à collaborer plus tard à la grande *Histoire socialiste* de Jaurès, où il écrivit le volume sur le Second Empire.

Le petit recueil de « Lectures historiques » qui constitue *L'Histoire anecdotique du Travail* continue cette série d'œuvres à la fois historiques et pédagogiques qui paraissaient devoir absorber sa carrière littéraire.

Mais déjà le journalisme et la politique active le sollicitaient. En 1904, Jaurès l'appela à la rédaction de *L'Humanité* et dès lors commencèrent à se nouer entre eux des liens d'amitié que la mort seule devait briser.

Dès ce moment, Albert Thomas est pris par la politique. En 1904, il est élu conseiller municipal de Champigny dont il devint maire en 1912, deux ans après avoir reçu son premier mandat de député. Il gagne très vite à la Chambre, une grande notoriété. Pendant la guerre, chargé d'abord de l'organisation des chemins de fer, il est bientôt, en mai 1915, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions, puis, en 1916, ministre de l'Armement. Envoyé en Russie en 1917, comme ambassadeur extraordinaire, il collabora avec le gouvernement provisoire de Kérensky. Au moment de l'armistice, il est un des chefs du parti socialiste français.

C'est alors, en novembre 1919, que le Conseil d'administration du Bureau international du Travail, qui vient d'être constitué, le désigne comme directeur, mandat provisoire qui devint définitif à la session du Conseil en janvier 1920.

A partir de ce moment, il ne va cesser de s'élever, par l'intelligence et le caractère, jusqu'au plus haut sommet. Du jeune professeur, de l'ardent politicien, va sortir un homme d'Etat de premier plan, qui va remplir le monde de son effort et de son initiative.

Les débuts du premier directeur du Bureau international du Travail, ne furent point aisés. La Société des Nations naissait à peine. Les difficultés financières et matérielles compliquaient encore la tâche capitale de dessiner le premier plan d'organisation, de bâtir la charpente de l'administration.

Peut-être n'y eut-il pas, dans la carrière d'Albert Thomas, de période où il eut à montrer davantage des qualités d'organisateur et de réalisateur. Il eut le mérite de voir clair et de prévoir. La partie XIII du Traité de Paix ne contenait que des linéaments d'une institution. L'Office international du Travail de Bâle ne fournissait que l'exemple modeste d'une entreprise privée. Il fallait voir grand et pour l'avenir.

D'autre part, le contact avec les hommes mettait toutes les conceptions à l'épreuve. Au sein du Conseil, il y avait des ouvriers, des patrons, des délégués de Gouvernements. Pendant bien longtemps, pour obtenir la coordination du travail, il fallut se tâter, s'interroger, se heurter. Les intérêts, les opinions, les nationalités ne se trouvent pas en présence sans provoquer des chocs, des étincelles. Il fallait faire en sorte que toutes les forces réunies ne se paralysent point et tendent, au contraire, au même but, et il fallait surtout prendre garde qu'un coup de barre maladroit ne fît dévier le navire.

Tout autre qu'Albert Thomas eût pu commettre d'irréparables fautes. Il échappa à ce danger.

C'est d'abord qu'il avait foi dans l'œuvre qu'il entreprenait. Il s'était pénétré comme personne de son esprit et de sa portée. Et une fois sa conviction assurée, il ne s'en départissait jamais et subordonnait tout à sa réalisation. Ensuite, il faut reconnaître qu'il sut mettre à profit son expérience de tous les jours. Ferme en son propos, il savait être souple et habile dans ses moyens. Il savait écouter, se rendre à des raisons, corriger un point de vue.

Les premiers grands débats au sein du Conseil et de la Conférence furent ceux relatifs à la compétence de l'Organisation internationale du Travail. Il fallut aller devant la Cour de Justice internationale pour confirmer la compétence en matière agricole. Il fallut lutter pied à pied avec certains membres du Conseil pour faire reconnaître que le Bureau avait le droit, de par l'article 396, de faire des études et des enquêtes sur toutes les conditions de travail de tous les travailleurs du monde, et que, loin de rester passive, l'Organisation avait, en vertu de l'article 387, le devoir de travailler activement à la réalisation du programme exposé dans le Préambule de la Partie XIII du Traité de Paix.

Ce travail d'interprétation du Traité n'était rien d'autre, en réalité, que la prise de conscience de la grandeur de la mission de justice sociale qui est la nôtre. Nul plus qu'Albert Thomas n'a eu la perception claire de cette conscience.

Mais voici l'institution en marche. La préparation des Conférences internationales annuelles, les grandes enquêtes, les publications scientifiques, qui auraient déjà suffi à absorber l'activité d'un autre, ne limitent pas celle d'Albert Thomas. Les conventions votées demandent à être ratifiées par les Gouvernements après l'assentiment de leur législature. Mais les Parlements sont lents, les Gouvernements timorés ou indifférents. Alors, Albert Thomas prend son bâton de pèlerin de la justice sociale. Les voyages deviennent un de ses moyens d'action. Il veut entrer en contact avec les personnalités responsables. Il veut agir directement sur elles, mettre en jeu ses facultés de persuasion. Ce diplomate, qui n'est pas de carrière, ne manque pas de rapporter, de chacun de ses voyages, des résultats tangibles. C'est que, chez lui, après les qualités de *debater* d'assemblées politiques, se sont développées des qualités de négociateur, de dialecticien privé qui sont des plus efficaces. Grâce à ce don primordial qu'il a de comprendre la pensée et les mobiles de son interlocuteur, il trouve tout de suite la riposte adéquate. Le feu de son regard, la chaleur de sa voix, la clarté de sa parole, viennent s'ajouter à la vigueur de son raisonnement. De là son pouvoir de persuasion.

Ce sont les mêmes qualités qui, avec d'autres, font de lui un des grands orateurs de langue française. Tous ceux qui l'ont entendu ont reconnu en lui le prestige d'une incomparable éloquence. Il a la voix qui porte, la phrase correcte et souple, le magnétisme de l'expression, tous les registres de l'instrument, depuis l'ironie jusqu'au pathétique, et par-dessus tout l'art suprême de l'ordonnance, de l'architecture logique du discours, partant des données admises, convenues, indiscutées, pour détruire peu à peu les arguments adverses et forcer finalement la conviction.

Le rapport annuel du Directeur à la Conférence était une œuvre encyclopédique où il entassait tous les renseignements utiles. C'était un modèle de rédaction. Mais plus inoubliable peut-être était son discours à la Conférence, où il répondait à cinquante ou soixante interpellateurs, et exprimait finalement sa pensée intime. Là, on pouvait apercevoir l'intensité et la vigueur d'une conviction sans défaillance, qui était le secret de son éloquence.

Oui, sa foi était sa force. Malgré les déceptions, malgré les dé-sillusions, les tristesses des événements et des hommes il n'a jamais connu le doute, le doute profond et paralysant. Il avait dans la destinée de la Démocratie, dans le sort de la Réforme sociale généralisée, la foi la plus robuste. Il voyait l'avenir réaliser pour l'Humanité cet idéal de progrès, d'ascension intellectuelle et morale, dans la Paix et la Justice, qui lui était apparu dès ses premières années de lutte comme la seule chose qui valût la peine de vivre. De là, dans le contact des hommes, sa supériorité incontestée : il jugeait le monde du haut de cet idéal.

Mais il ne vivait pas dans un rêve. A côté de l'homme de foi, il y avait l'homme de la réalité. Voyez son œuvre. Cette magnifique bibliothèque scientifique que constitue la série des publications du Bureau. Il avait retrouvé là ses fonctions d'animateur et d'éditeur, qui avaient fait de lui le fondateur et le directeur de la collection des *Documents du Socialisme* et de la *Revue syndicaliste*. Il a contribué là, plus qu'un autre, à éléver un monument impérissable au Bureau international du Travail. Voyez-le aussi à la tête de son personnel. Il a nommé tous ses fonctionnaires, il les tient tous dans sa main comme un chef dans toute la force du terme, et il s'est fait aimer de tous, même quand les exigences de la discipline l'ont fait parler et agir. Nous l'avons vu aussi lors de la construction du bâtiment du Bureau, attentif, soigneux, méticuleux même, et plein de bon sens.

Mais à quoi bon essayer d'énumérer par le menu ses mérites et ses réussites? Il avait la plénitude de la vie, j'entends de la vie supérieure d'un esprit souverain, accomplissant une œuvre

surhumaine dans l'élan et la joie d'un travail sans égal. Nous tous qui l'avons connu et aimé, nous pouvons assurer que nous avons vu le génie même en action. Comme il a été foudroyé dans l'action même, il est entré tout entier dans la gloire, une gloire qui rayonne et rayonnera toujours sur l'Humanité.

SIR ATUL CHATTERJEE

Vice-Président du Conseil d'administration du Bureau international du Travail

[Traduction]

J'ai le triste privilège de dire en cette occasion quelques mots au nom du groupe gouvernemental du Conseil d'administration. Nous tenons à nous associer de tout cœur aux sentiments qui viennent d'être exprimés de façon si éloquente et si émouvante par notre Président.

L'historien de l'avenir attribuera à Albert Thomas la place qui lui est due dans l'évolution sociale, politique et internationale du xx^e siècle. Pour ceux d'entre nous qui ont collaboré avec lui à l'étude et à la solution des problèmes sociaux de l'heure, sa perte est irréparable. Nous passons en ce moment par une crise d'une ampleur et d'une gravité sans précédent, crise qui implique des privations et des souffrances pour des millions de personnes dans toutes les parties du globe, et qui met en danger les fondations mêmes de l'organisation sociale existante. Ceux qui ont participé aux débats du Conseil d'administration pendant la dernière année ou à ceux de la session de la Conférence internationale du Travail qui s'est tenue il y a deux mois, savent comment chaque question évoquée au cours des discussions tendait à la recherche et à l'adoption de moyens permettant d'atténuer la détresse universelle qui frappe les travailleurs et les producteurs du monde entier. Pour l'accomplissement de cette tâche, nous avions, il y a quelques semaines encore, un guide inappréciable en la personne d'Albert Thomas. Sa connaissance approfondie et directe des besoins changeants et de la situation des différents pays, son énergie illimitée, son enthousiasme débordant et pardessus tout sa sympathie profonde pour les travailleurs de toutes races et de tous pays avaient, dans les temps difficiles et critiques que nous vivons, une valeur incalculable non seulement pour l'Organisation, mais pour le monde entier. De la confiance, du courage et j'ajouterais de la hardiesse